

Séminaire du 8 juillet 2017 au Falstaff, Bastille.

Fascination du corps féminin

Ainsi rime rondeur du sein et nuit de la fente.

Gérard Pommier

La scène primitive, c'est celle que j'ai imaginé tandis que je me caressais pour me sortir de moi. Le mot « caresser » est bien plat pour parler de ce geste frénétique que j'ai fait pour m'en tirer - je ne sais même pas de quoi. Mais j'étouffais là-dedans. Donc, j'ai fui ma carcasse à la nuit, dans la peur d'être découvert et puni, je ne sais trop par qui - par le loup noir des nuits : c'est lui qui me frappe tandis que je me branle. S'il m'attrape, ce sauvage pourrait couper tout ça, et c'est sûr, et je deviendrais une fille. Alors, tandis que je continue de me soulager, je me passe un film dans ma tête, je projette une scène où je vois ce père qui frappe – non pas moi – mais une Belle : je l'ai échappé belle – c'est la femme que j'ai failli devenir, si j'avais continué à en profiter en prenant cette raclée méritée. C'est elle que je vois tandis que mon excitation monte, bien comme il faut au creux de ma main. Ah ! Je la vois bien qui prend des coups à ma place, femme idéale, reine de mon tourment, qui marchera toujours depuis en avant de moi, et que j'attraperai peut-être dans mes bras, lorsque j'aurai occis le loup.

Je viens de raconter en quelques lignes comment s'enchainent les fantasmes fondamentaux. (« Un enfant est battu » - puis la « scène primitive » du coït – et enfin la « mise à mort » finale du loup). Je viens de diviser en deux ma bisexualité, et une fois rejeté, ce féminin de rêve sera désiré, selon un désir angoissé ou même haineux.

Cette femme que je désire si violement n'est plus ma mère, c'est la fille de ce père - puisqu'elle naît sous ses coups. C'est ma sœur éternelle avec laquelle l'inceste est peut-être interdit - mais ce n'est pas sûr – mais en tout cas c'est différent d'avec ma mère. C'est bien ce qui me bloque si souvent : j'hésite entre les coups délicieux de ce père et la femme que je vois, qui m'obligerait à l'affronter.

Le féminin tel qu'il naît du désir du père est ainsi la cause universelle du désir. Ce féminin idéal est à la fois l'idéalisation la plus grande, divine, le bien le plus précieux, et en même temps il est rejeté, source d'angoisse, parce que partir à sa conquête c'est entrer en guerre contre un père.

Il faut qu'un homme désire cette femme pour que son pénis soit en érection, donc la femme devient elle aussi propriétaire. D'où une angoisse de castration des hommes devant ce féminin. A l'heure de l'érection, ils peuvent craindre que ça s'envole.

L'angoisse devant la féminité prend son élan à partir de la propre féminité de l'homme une fois qu'il la rejette, et il craint que la femme ne lui dérobe un phallus qu'il n'a pourtant jamais eu. L'illusion que - apparemment - une femme n'a pas le pénis laisse croire qu'elle serait prête à le ravir à celui qui l'aurait. Or ce malheureux ne l'a - tout du moins en érection -

que dans la mesure où il désire celle qui - croit-il - le menace. D'où une sorte d'angoisse d'un sexe féminin, d'une fente qui risquerait d'avaloir ce que pourtant il n'aurait pas sans lui. C'est une situation sidérante et raisonnablement incompréhensible : la cause du désir est aussi ce qui risque de l'annuler !

Voici huit vers de Guido Cavalcanti, ami de Dante qui vécut au XII^{ème} siècle. Ces deux quatrains décrivent un univers sur lequel règne la beauté des femmes, et aussi leur sagesse... oui, leur sagesse ! Un seul vers décrit la beauté de la femme - puis entrent en scène les cavaliers armés, des chevaliers cuirassés de noblesse, et ensuite se présentent en musique les beautés du monde - qui ne sonnent qu'en contrepoint de l'exergue, celle de la beauté surnaturelle de l'aimée.¹

*Bilta di donna e di saccante core
E cavalieri armati che sien genti,
Cantar d'angelli e ragionar d'amore,
Adorni legui'n mar forte correnti,*

Beauté de femme au *coeur* plein de sagesse,
Et chevaliers si nobles et armés,
Et chants d'oiseaux, paroles de tendresse,
Bateaux ornés qui sur la mer courez,

et l'air serein quand l'aurore apparaît,
et neige blanche qui choit sans que vent presse,
eaux ruisselantes, fleurs multiples aux prés,
or et argent, ou bleu en joliesse...

Lorsque j'ai lu le poème à voix haute, j'ai prononcé « corps » à la place de « cœur » (« au corps plein de sagesse »). Puis lorsque je l'ai écrit, j'ai fait le même lapsus sur le papier. Ensuite, j'ai été persuadé que la traductrice avait fait une erreur en mettant « cœur » à la place de « corps ». De sorte que je me suis demandé en quoi le « corps féminin » serait plein de sagesse. Ce lapsus têtue voulait-il dire que – voir le corps féminin -, ce serait se trouver brusquement à la croisée des chemins, à un endroit où la course s'arrête. Ce n'est pas vraiment devant une énigme, comme celle que la Sphinge posa à Œdipe - car la sphinge est une femme impassible aux seins proéminents. Celui qui la rencontre sur son chemin

¹ Guido Cavalcanti *Rime* dans la magnifique traduction de Danièle Robert, Vagabonde 2012.

s'arrête, et tandis qu'immobile il la regarde, son univers s'ordonne. Il doit être en train de découvrir le corps plein de sagesse.

Que dire de la singularité du corps féminin ? Comment sortir des généralités sur les pulsions qui l'armaturent, sur les endroits par où ça rentre et ça sort, les trous radiants qui communiquent, par où ça commence par tourner en rond, au rythme des premières amours ? Les pulsions aiment n'importe quoi, avec tant d'appétit qu'elles risquent de se dévorer elles-mêmes. Ça rentre, ça sort ; la bouche avale, l'anus rejette. On dirait qu'il y a Maman d'un côté que l'on dévore, papa de l'autre, que l'on enterre avec sa crotte. A première vue, ce sont des circuits sans fins. Un corps devrait finir par s'avalier lui-même ; par se chier lui-même ; par se regarder dans tout ce qu'il voit ; par s'évaporer dans sa propre odeur.

Confrontée à sa seule demeure corporelle, la pulsion échoue. Elle s'enivre à l'idée de son propre suicide, jusqu'à ce qu'en désespoir de cause, elle cherche à s'emparer d'un autre corps, pour lui faire subir le même sort : elle cherche à le prendre par la bouche, ou pas l'anus - ou par quelque trou qui lui ressemble. Ainsi naît l'attrait de quelqu'un d'autre - un amour a priori transgenre et sans préjugé.

Une fois faite cette description, on ne voit rien qui spécifierait le corps féminin, ou plutôt, n'importe quel corps, peut faire l'affaire sans effort : Ça rentre, ça sort, de l'actif au passif : hop ! hop ! Et puis rien n'a vraiment avancé pour dire la différence du corps féminin.

Le terrain reste toujours aussi plat dès qu'on tente de mêler le phallus à cette histoire. Le phallus n'appartient pas plus à un genre qu'à l'autre : il voltige entre les deux, et l'expérience le dit : le plaisir du clitoris vaut bien celui du pénis. La différence de taille n'empêche pas les sentiments. C'est la même chose si l'on regarde le trou : l'érogénéité du vagin vaut bien celle de l'anus. Ce sont des zones du corps assez amorphes, difficile à exciter, pauvres en nerf. Elles appartiennent à qui les occupe, elles obéissent à la loi du plus fort. Monsieur ou madame ? Cela n'importe pas tant. Leur plaisir échappe à la mécanique. Il dépend seulement de l'investissement psychique. Si l'amour ne s'y met pas, ça ne jouira jamais tout seul – il y faut l'amour (qu'il soit franc ou transgressif) - Un homme peut jouir de son anus comme d'un vagin. Une femme peut profiter de son clitoris comme d'un pénis. On ne voit toujours pas de différence qui s'appuierait sur la forme, sur le dessin de ce corps féminin qui est une fascination universelle.

Il y a pourtant les seins et la fente. Les seins se voient tout de suite, ils sont d'un érotisme fou, une sorte de gloire somptueuse. Mais à quoi ça sert exactement ? Rien ne rentre ni ne sort de ces trésors décolletés qui s'affiche avec une force presque autonome : qu'en faire, que faire ? Ce n'est quand même pas le souvenir du sein maternel qui provoquerait cet émoi, qui réduirait celui qui les voit à l'état de nourrisson. Non, ce ne sont pas des bébés trépignants dans leurs langes qui les lorgneraient à en perdre le souffle. L'ange n'en est plus un, et une fois qu'il en a pris plein la vue, il reste bras ballants : que faire de ces trésors ?

Je me suis dit que les seins sont peut-être si attrayants parce que leurs formes comblent le creux de la main. Ils offriraient la rondeur qui correspondrait à la concavité de la paume. Car il lui faut quelque chose à quoi se raccrocher. Elle cherche à saisir la rotundité, elle qui vient de lâcher son propre corps et cherche à prendre. C'est le moment où un enfant vient de

lâcher sa queue et - comme un homme - il lui préfère l'orbe du sein. Bien dans la main, les seins font oublier le soulagement de la masturbation.

Mais pourtant, c'est plus simplement qu'au moment de voir, il faut toucher. « Toucher » est le geste qui succède à l'éblouissement de la vue. C'est ce qui arrive aux enfants quand ils visitent les musées : quand un tableau leur plaît, ils veulent le toucher. Ils tendent la main vers ce qui est beau. L'émotion esthétique se tend vers ce qui se sublime. La « sublimation » a-t-elle un rapport avec la fascination du corps féminin ? Pourtant la sublimation a la réputation de détourner les yeux pour oublier l'obsession de la chair, sa beauté et la passion pulsionnelle dont il provient.

Mais c'est tout le contraire ! La sublimation ne détourne pas les yeux de sa source : elle en suit seulement le cours. C'est ce corps singulier qui est à l'origine de la sublimation. Il montre sa puissance à l'état brut, qui se résout sur elle-même en une courbe parfaite sans laisser de reste. C'est une sublimation qui s'impose dans le voisinage de ce qu'il faut cacher : de l'obscène, de la fente qui fait trembler l'homme qui désire et le met à l'épreuve. La fente ne se regarde pas en face sans trembler. Les seins et la fente forment un couple infernal².

Dans la vie ordinaire les pulsions sont à la fois sublimes et assassines. Nous les projetons et elles habitent le monde sensible. Ce que nous aimons pourrait nous dévorer. Nous pourrions mourir de trop manger. Nous pourrions nous envoler dans la beauté de ce que nous voyons et ne pas revenir, embarqués dans un rêve qui nous effacerait. C'est pourquoi, de manière presque automatique, nous départageons le monde entre ce qui nous plaît et ce qui nous déplaît. Une fois les pulsions extériorisées, il faut encore les sublimer. Nous portons très vite un jugement à chaque fois que nous sommes conscients d'une certaine chose : nous murmurons une petite phrase pour la décrire, par exemple nous disons : « le ciel est bleu », ou bien « il fait beau » : nous venons de saisir la chose vue encore brûlante par les pincettes d'une de ses qualités : « le bleu », ou bien « le beau ». Nous nous protégeons en qualifiant sa pulsionnalité. Si nous ne le faisons pas, la chose nous avalerait. Si nous ne mettions pas notre perception en phrase, nous nous envolerions dans le « bleu » du ciel, ou bien le « beau » nous étranglerait. La sublimation n'est pas seulement l'œuvre des artistes : chacun sublime à chaque instant. A chaque seconde il faut départager le monde entre le beau et le laid, entre l'obscène et l'idéal.

Les pulsions ordinaires sont à la fois sublimes et assassines. Ce que nous projetons hors de nous, le pulsionnel, habite le monde sensible : et nous traçons sur chaque chose la ligne de partage de l'excrémentiel. C'est ainsi qu'il existe une sublimation constante des pulsions. Cette division se fait en permanence. Le monde des sensations est divisé par ce partage qui modèle son relief, les monts les plaines et les forêts dissociés par nos goûts, qui ne se rassemblent en un seul point que sur la perspective du corps féminin. L'Italie de Dante a inventé le *dolce stil novo* qui le chante. La première aussi, elle sut peindre la perspective, le point de fuite du sujet dans ce qu'il voit, l'infini sur l'horizon de son désir.

² Ces propos pourraient passer pour ceux d'un « homme féministe ». Mais il existe une espèce du féminisme qui use du même ressort. Les *Femen* montrent leurs seins, mais sûrement pas la fente.

Le rejet des pulsions n'est jamais aussi clair qu'avec le rejet de la pulsion anale. Les excréments nous dégoutent, alors qu'ils furent d'abord un soulagement, puis un jouet érotique, avant que ce dernier ne sente mauvais, n'exhale l'odeur des tombeaux lors de l'enterrement. L'excrément obscène symbolise en même temps la perte de l'image phallique du corps propre. C'est cette image idéale que le corps féminin fait miroiter, elle allume l'érotisme, elle pousse à la reconquête de ce qui fut perdu, sur l'horizon. L'érotisme est une reconquête. Il ranime un corps qui commença par mourir, pour vivre et qui ne renaît jamais si bien que sous le coup du désir. C'est le point de fuite de sa perspective.

En souvenir de l'odeur d'excrément, n'est-il pas d'usage que les femmes se parfument ? L'érotisme part en chasse de son propre féminin rejeté. L'Aura de l'idéal se conjoint ainsi au souvenir de l'excrémentiel.

De sorte que le corps féminin synthétise à lui seul une duplicité de contraires. C'est une conjonction de l'angoisse du pulsionnel rejeté et de la brillance du phallus qu'il faudrait reconquérir. Il synthétise sur un seul corps le sublime et l'obscène. Il devient ainsi une sorte de centre du monde. C'est l'attrait et la fascination angoissée de la fente, c'est-à-dire la refente du sujet lui-même, dont il ne peut rien savoir. C'est le point d'équilibre du monde des sensations. Un bien précieux qui risque toujours de verser dans l'angoisse, telle serait alors la « sagesse du *corps* féminin ? »

Je vais en parler en racontant le rêve d'un jeune homme : il était en train de marcher dans la rue. Et soudain, il s'est senti coupé en deux, non pas entre la tête et les jambes, mais en coupe sagittale, d'épaule à épaule, comme si son dos « pile » venait d'être séparé de son devant « face ». Il se tenait debout, divisé en deux moitiés finement tranchées. Il avait fait alors un pas en avant, et il avait entendu sa moitié arrière se détacher et tomber au sol. Elle avait chuté avec un bruit familier, celui de l'étron quotidien qui choit dans les latrines. Cet excrément toucha le sol avec un bruit de corps qui s'écrase, en même temps qu'il entendit résonner deux mots : « étron propre ! ». Qu'est-ce qu'un excrément peut bien avoir de « propre », sinon qu'il s'agissait de son propre à lui ? Il se retourna alors et il vit cet excrément se transformer sans délai en mannequin de paille, qui lui-même s'habilla en un éclair selon les canons de la mode. Ce *Top Model*, c'était une moitié de lui-même, celle qu'il avait rejeté par derrière. Cette métamorphose d'une moitié féminine rejetée puis, bien habillée, c'était celle qu'il avait été. C'était lui en femme de paille qui venait de choir, puis de renaître en féminin de rêve.

Le rejet de l'excrément s'est conjoint à celui de la féminité. Ce corps féminin – qui rassemble ainsi à la fois le désir et la haine du désir. Dans l'effroi, l'amant peut craindre de se perdre, il risque un avalement. Alors que face à son idéal, la moitié de lui-même l'appelle et le met face au centre du monde. C'est le moment de savoir s'il est un homme devant la fente, c'est-à-dire devant sa propre refente. Il regarde le fléau sur lequel repose l'équilibre de son univers.

Unique en son genre, le féminin synthétise à la fois le sublime et l'obscène sur son corps solitaire, ignorant, « plein de sagesse ». Voilà la rime la plus subtile, celle qui fait assoner sur place en un clin d'œil le beau et l'angoissant, le sublime et l'obscène. La rondeur

du sein et le gouffre de la fente font chanter, des contraires. C'est le recel du corps féminin, cénotaphe en puissance et trou de serrure de l'univers. C'est ainsi que la « sagesse du cœur féminin » vient centrer un univers fendu. C'est un monde scindé en deux, à la verticale de la fente. La loi marche en équilibre sur cette fente, comme les enfants sur les traits des pavés. La loi marche sans faute sur la fente.

La sublimation s'impose à partir de ce corps. Entre « Exécration » et « adoration », cela fait plus qu'une rime supplémentaire. C'est le cœur battant des rimes. La belle a le cœur « plein de sagesse » parce qu'il bat la cadence, et il bat aussi celui qui l'entend. Il arrive que la prosodie clopine, quand ça ne rime pas bien entre l'obscène et le sublime. Le corps féminin conjoint deux contraires : un rêve projeté et un cauchemar rejeté. Lorsque c'est juste un cauchemar, c'est que le rêve n'a pas trouvé sa rime, et s'avance en boitant.

[...]

« Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme

Ce beau matin d'été si doux :

Au détour d'un sentier une charogne infame

[...]

Les jambes en l'air comme une femme lubrique

[...]

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,

A cette horrible infection,

Etoile de mes yeux, soleil de ma nature

Vous, mon ange et ma passion

[...]

Alors, ô ma beauté ! Dites à la vermine

Qui vous mangera de baisers,

Que j'ai gardé la forme et l'essence divine

De mes amours décomposés »³

Je repense à mon lapsus sur le corps féminin « plein de sagesse ». Sans doute depuis le début des temps, sa fascination est restée égale à elle-même, telle un astre sur orbite stationnaire, tandis que sur terre, il en alla autrement. Passèrent des millénaires de nuit avec

³ Charles Beaudelaire *La charogne*.

leurs brefs éclats. Des royaumes annoncés en contrepoint d'un sourd esclavage, celui de la maternité ou de la prostitution. Quand vint l'heure de la pilule, les garçons d'abord en profitèrent. Les filles suivirent les excès de cette libération joyeuse, qui fêtait leur beauté. Et puis il n'en alla plus vraiment comme ça. La « sagesse du corps » fit valoir ses droits, au point d'équilibre de la fascination et de la répulsion. S'agit-il d'ailleurs de « droits », ou bien plutôt de la Loi elle-même : celle qui fait de la castration le prix de la mort du loup. C'est la juste position du point d'équilibre de l'univers – terrestre en tout cas. Qu'est-ce qu'un juste ? Le juste est lui aussi plein de sagesse. Dans le livre de Gershom Scholem *la mystique juive* le juste – le *tsaddiq* – ne se définit ni par son intelligence ni par la transmission de la *Torah*, mais par son attitude dans la vie, par sa façon de vivre. C'est une sagesse stupide et obstinée. Elle ne demande pas un charisme particulier. Elle dépend d'une détermination et d'une règle de vie que tout un chacun peut réaliser un jour sans être un docteur de la Loi. Le *tsaddiq* agit sans trop d'expliquer. Il a à la fois une certaine stupidité et il est bien réglé. Il fait la cuisine selon les règles, et out ce qui va avec dans la vie quotidienne, et il se tient à même hauteur dans les moments d'exception. Il se sacrifie par devoir, c'est un continuateur au jour le jour du sacrifice d'Abraham.

La mystique juive même finit par éliminer toute idée de jugement de la notion de *tsaddiq*, qui n'implique même pas la justice. Ce n'est pas un juge équitable, mais un aspect du divin, un pilier du monde. Il maintient plutôt qu'il ne crée ou ne juge.

« Le monde repose sur une colonne et son nom est le juste, car il est dit : le juste est le fondement du monde ».⁴

Pour conclure. Cette place éminente fut celle de certains hommes du patriarcat judaïque. Mais aujourd'hui, à l'heure où le patriarcat a perdu de la vitesse, il se pourrait bien que le sens du sacrifice se soit inversé et que les femmes apparaissent enfin dans leur rôle de *tsaddiq*, qu'elles ont toujours tenu. C'est la dette finalement payée au bout de l'histoire, à la féminité de la mère.

Au fond, si on y réfléchit bien, toutes les femmes sont des justes, des *Tsadiq*. Tout d'abord parce qu'elles ont un rapport sacrificiel à leur féminité dès qu'elles accèdent à la maternité - et ensuite c'est leur rapport lui-même à la féminité qui suppose une forme de sacrifice, celui de leur masculinité première. En ce sens, toutes les femmes sans exception sont des justes, même les prostituées. La prostitution fut d'abord une forme du sacrifice, si l'on se souvient de son rôle sacré dans les premières religions du bassin méditerranéen. Elles s'offraient aux hommes au nom de Dieu. Et l'argent payé était le sacrifice de l'homme, destiné à Dieu lui aussi. Et puis, la femme s'est déguisée en Vierge dans les Eglises, tenant voilée la fascination de son corps. Sa sagesse est ainsi longtemps restée dissimulée. Quelle drôle de sagesse que celle dont je viens de parler ! Sagesse de la femme qui fascine juste en apparaissant. Elle montre un oxymore qui la dépasse, qui ne peut même pas raisonnablement se penser. Et courte sagesse de l'homme hypnotisé, sage malgré lui. On dit plutôt de la sagesse qu'elle résulte d'une mure réflexion, lorsqu'une « sage décision » est prise. Mais je viens de parler d'une sagesse qui abrite la sorte de folie du désir lui-même.

⁴ « Le juste est la force cosmique qui maintient le monde haut en bas » (*hagiga*, 12b). Dans la première partie du *Zohar*, on peut lire : « Dieu vit et considéra que le monde ne pouvait subsister sans fondement, et quel est le fondement sur lequel le monde repose ? Le juste. Et il est le fondement primordial (voire même l'élément primordial : *yesod rishom*) crée par Dieu dans son monde ; et il s'appelle lumière comme le dit le psaume 97,11 : La lumière est semée dans les justes ».